

weisen: «Missbräuchlich» bedeutet nur Anspruch auf eine Entschädigung und nicht, dass die Kündigung aufgehoben wird. Diese Bestimmung soll insbesondere eine präventive Wirkung entfalten, und zwar sowohl für die Arbeitnehmenden, die realisieren, dass gewisse Leistungsfehler und auch Fehlverhalten nicht geduldet werden, und die sich dann auch entsprechend verhalten können, als auch für die Arbeitgeber, die sich mit allfälligem Fehlverhalten ihrer Arbeitnehmenden auseinander setzen müssen. Es ist uns ja auch bekannt, dass jeder Wechsel von Arbeitnehmenden den Unternehmungen Kosten verursacht. In diesem Sinne bitte ich Sie, meiner parlamentarischen Initiative Folge zu geben.

Baumann J. Alexander (V, TG): Namens einer grossen Kommissionsminderheit – wir sprechen über einen Entscheid im Verhältnis von 12 zu 10 Stimmen – bitte ich Sie, dieser Initiative aus folgenden Überlegungen keine Folge zu geben: Dieser Vorstoss reiht sich ein in eine langjährige Strategie mit pausenlosen Vorstössen, um unser Kündigungsrecht zu verschärfen. Damit werden Mauern um die Betriebe gebaut, die zwar Entlassungen erschweren, aber auch das Einstellen zunehmend behindern. In Deutschland wird das rigorose Kündigungsrecht als ein massgeblicher Faktor der aktuellen Wirtschaftskrise bezeichnet. Die überspitzten Regeln des Kündigungsschutzes haben dazu geführt, dass zahlreiche Firmen dazu übergegangen sind, keine Leute mehr arbeitsvertraglich an die Firma zu binden, weil diese Verträge kaum jemals noch aufgelöst werden können, sondern nur noch Aushilfskräfte zu rekrutieren. Der noch relativ flüssige Arbeitsmarkt in der Schweiz basiert hauptsächlich auf dem vernünftigen Kündigungsrecht unseres Landes. Wir dürfen die deutschen Fehler nicht nachmachen.

Es wird geltend gemacht, dass die Regelung bereits heute in Gesamtarbeitsverträgen im öffentlichen Personalrecht verankert sei. Dies darf nicht heissen, dass solche Sozialpartner-Vereinbarungen zum Gesetz werden, denn sonst wird die Substanz der Sozialpartnerschaft ausgehöhlt, die eben darin besteht, dass etwas freiwillig gemacht wird.

Die verlangte schriftliche Abmahnung geht unnötig weit: Weder für den Abschluss eines Arbeitsvertrages noch für dessen Kündigung wird Schriftform verlangt. Eine Begründung bei der Kündigung ist für deren Rechtsgültigkeit nicht vorgesehen. Auch die unbegründete mündliche oder schriftliche Kündigung ist rechtsgültig. Eine Begründung muss nur auf Verlangen gegeben werden.

Kleinere Betriebe ohne professionelle Personalfachleute werden mit der schriftlichen Abmahnung oft überfordert sein. Hier spricht man noch miteinander; der Chef kennt seine Leute, und wenn es ihm nicht passt, sagt er es direkt hinaus. Formell würde die Erwähnung in der Mitarbeiterbeurteilung sicher nicht genügen. In der Schweiz besteht die Wirtschaft zu über 90 Prozent aus KMU. Diese mit schriftlichen Abmahnungen zu belasten läuft der schon häufig geäusserten Absicht des Bundes zur Entlastung der KMU zuwider. In kleineren Betrieben ist der Kontakt zwischen Vorgesetzten und Mitarbeitenden in der Regel sehr viel unmittelbarer, als dies in einem Grossbetrieb der Fall ist. Die Forderung nach einer schriftlichen Abmahnung ist deshalb ein überspitzter Formalismus. Zudem ist es für die Arbeitnehmenden nach einer schriftlichen Abmahnung sehr viel schwieriger, daran zu glauben, dass die Abmahnung nicht automatisch die Vorstufe zur Kündigung ist, als dies unter Umständen bei einem Gespräch der Fall ist. In den KMU gilt in der Regel noch das gesprochene Wort, und das muss im Sinne einer menschen-nahen Führung so bleiben. Die Unsitte, dass nicht mehr mündlich kommuniziert und geführt wird, soll nicht noch durch gesetzliche, formelle Anforderungen gefördert werden.

Ich bitte Sie daher namens der Minderheit, dieser parlamentarischen Initiative keine Folge zu geben.

Eggy Jacques-Simon (R, GE), pour la commission: Mme Thanei a convaincu une majorité – courte, certes, mais majorité quand même – de la commission.

En effet, le premier argument qui vient tout de suite à l'esprit, c'est que cela s'inscrit dans une gestion moderne du personnel et qu'actuellement déjà, dans la très grande majorité des entreprises, on a un avertissement écrit qui est donné à l'employé avant qu'un licenciement ne puisse intervenir.

Un deuxième argument qui a convaincu la majorité de la commission, c'est que cela clarifie la situation, qu'il n'y a pas ce sentiment d'arbitraire, d'injustice ou de frustration et que par conséquent, cela est aussi dans l'intérêt des employeurs en ce sens que cela évite des conflits. Donc, ça empêche ou atténue les situations conflictuelles.

La troisième raison, c'est que, finalement, il n'y a pas beaucoup de surcroît de travail et qu'un avertissement écrit n'est pas trop lourd à porter pour l'immense majorité des entreprises. En fait, le travailleur étant moins tenté ensuite d'ouvrir un procédure de conflit, en fin de compte, c'est aussi tout bénéfice pour l'employeur.

Voilà donc les raisons pour lesquelles la commission, par 12 voix contre 10 et 1 abstention, vous demande de donner suite à l'initiative parlementaire Thanei.

On vous l'a dit tout à l'heure, ça n'a pas convaincu la minorité qui pense que pour les petites entreprises – même s'il s'agit en proportion de très peu d'entreprises –, c'est une surcharge bureaucratique qui n'est pas indiquée, qui est trop lourde. L'idée moderne, c'est aussi de les alléger de toute bureaucratie, c'est que les rapports ne doivent pas être formalisés. Finalement, on risque d'amener des petites entreprises à se passer de contrats de travail, à faire appel à des agences extérieures pour des emplois temporaires, et ce côté formel pourrait se retourner contre l'employé.

Mais, la majorité de la commission estime que cette initiative parlementaire est bienvenue, qu'elle codifie quelque chose qui est juste et déjà largement pratiqué. C'est la raison pour laquelle elle vous demande de donner suite à l'initiative.

Personnellement, je fais partie de la minorité.

Abstimmung – Vote

Für Folgegeben 74 Stimmen

Dagegen 95 Stimmen

02.432

Parlamentarische Initiative Fraktion der Schweizerischen Volkspartei.

Wahrung des Bankkundengeheimnisses

Initiative parlementaire groupe de l'Union démocratique du centre.

Maintien du secret bancaire

Erste Phase – Première étape

Einreichungsdatum 17.06.02

Date de dépôt 17.06.02

Bericht WAK-NR 18.11.02

Rapport CER-CN 18.11.02

Nationalrat/Conseil national 13.03.03 (Ordnungsantrag – Motion d'ordre)

Nationalrat/Conseil national 15.09.03 (Ordnungsantrag – Motion d'ordre)

Nationalrat/Conseil national 02.12.03 (Erste Phase – Première étape)

Ordnungsantrag Rennwald

Die Behandlung des Geschäftes ist bis zum Abschluss der Verhandlungen über die «Bilateralen II» zu verschieben.

Motion d'ordre Rennwald

Différer l'examen de l'objet jusqu'à la fin des négociations sur les «Bilatérales II».

Rennwald Jean-Claude (S, JU): Quelqu'un a dit un jour que Jean Ziegler était l'Eddy Merckx de la question ordinaire.

C'est parce qu'il en déposait beaucoup, pour ceux qui n'auraient pas compris. Par analogie, d'aucuns diront sans doute que Rennwald est le Lance Armstrong de la motion d'ordre anti-UDC, dans la mesure où ce n'est pas la première fois que je dépose une telle motion d'ordre. Mais toute plaisanterie mise à part, la question n'est pas là. Elle réside dans le fait que les négociations bilatérales relatives au deuxième paquet de dossiers se portent beaucoup plus mal que prévu.

Il se trouve aussi – il faut le rappeler – que le secret bancaire touche trois dossiers des «Bilatérales II»: la fiscalité de l'épargne, Schengen et la fraude douanière. Or, si le dossier de la fiscalité de l'épargne est à peu près bouclé – je dis à peu près parce que, semble-t-il, quelques petits pays rechignent à appliquer la même solution que celle qui a été négociée avec la Suisse –, il n'en va pas de même pour Schengen et la fraude douanière. Dans ces conditions, je suis persuadé que si nous décidons aujourd'hui d'élever le secret bancaire au niveau d'une norme constitutionnelle, nous donnerons un très mauvais signal à l'Union européenne et nous mettrons les bâtons dans les roues à nos négociateurs.

Vous me direz qu'en repoussant encore une fois ce débat, nous ne respectons pas les délais. C'est vrai et c'est embêtant. Mais je vous rappelle aussi que dans ce pays, il y a beaucoup d'autres délais qui ne sont pas respectés, et, pour prendre un exemple au hasard, cela fait plus de cinquante ans que les femmes de ce pays attendent une assurance-maternité. Dès lors, le débat sur le secret bancaire peut encore attendre quelques mois.

Zuppiger Bruno (V, ZH), für die Kommission: Dieser Antrag wurde bereits in der WAK gestellt und dort mit 14 zu 8 Stimmen abgelehnt. Die Mehrheit der WAK ist dezidiert der Ansicht, dass mit der Behandlung dieser parlamentarischen Initiative in dieser Session insbesondere auch der Verhandlungsdelegation für die «Bilateralen II» der Rücken gestärkt wird.

Daher beantragt Ihnen die Mehrheit der WAK, diesen Ordnungsantrag abzulehnen.

Favre Charles (R, VD), pour la commission: Cette motion d'ordre a été discutée au sein de votre de commission et a été rejetée par 14 voix contre 8.

La majorité de la commission a en effet estimé que ce dossier était important pour les «Bilatérales II» et qu'il s'agissait pour le Parlement de donner un signal très clair et de le donner en particulier à l'Union européenne. Ce signal consiste à dire que la position du gouvernement, à savoir un soutien au secret bancaire, était partagée par la population et par le Parlement.

En fonction de ce signal politique qu'il nous paraît important de donner, au nom de la majorité de la commission, je vous demande de rejeter cette motion d'ordre.

Abstimmung – Vote

Für den Ordnungsantrag Rennwald 65 Stimmen

Dagegen 105 Stimmen

Antrag der Mehrheit

Der Initiative Folge geben

Antrag der Minderheit

(Strahm, Berberat, Fasel, Fässler, Goll, Gysin Remo, Rechsteiner Paul, Rennwald)

Der Initiative keine Folge geben

Antrag Vanek

Der Initiative keine Folge geben

Schriftliche Begründung

Das Bankgeheimnis hat in der Schweiz wie in andern Ländern nur eine Funktion: den Schutz des Steuerbetrugs. Nun ist der Steuerbetrug, wie Bundesrat Kaspar Villiger selbst sagte, nichts als «reiner Diebstahl» («Le Temps», 4. April

2001). Es handelt sich um einen Diebstahl, der von jenen Gesellschaftsschichten begangen wird, die viele weitere Möglichkeiten der Hinterziehung haben (Aktionäre und Selbstständigerwerbende), und zwar zulasten jener Schichten, die keine Möglichkeit haben, Steuern zu umgehen: jene nämlich, die einen Lohnausweis erhalten, also der grösste Teil der Bevölkerung. Dieser Diebstahl hat immense Ausmasse: Es handelt sich schätzungsweise um jährlich mindestens fünf Milliarden Franken, welche die Reichen in der Schweiz dem Bund und den Kantonen vorenthalten.

Die Verfechter des Bankgeheimnisses begründen ihren Antrag, dieses in der Bundesverfassung zu verankern, mit der Notwendigkeit, die Privatsphäre zu schützen. Eine plumpe Lüge. Die Aufhebung des Bankgeheimnisses würde niemandes Privatsphäre auf irgendeine Weise gefährden, und zwar aus dem einfachen Grund, weil die Angestellten der Steuerämter strikte an das Berufsgeheimnis gebunden sind. Die Verfechter des Bankgeheimnisses geben auch vor, dass dieses für den Wohlstand und die Arbeitsplätze der Schweiz nötig sei. Rechtfertigt dies alle dunklen Geschäfte? Wollen wir Arbeitsplätze, die auf Diebstahl und Hehlerei beruhen, die zulasten der Ärmsten dieser Welt begangen wurden? Zudem ist dieses Argument eine Täuschung. Das Bankgeheimnis zerstört mehr Arbeitsplätze, als es schafft, und untergräbt die Lebensbedingungen der Lohnabhängigen. Weil er die Gemeinwesen um Milliarden von Steuereinnahmen prellt, fördert der Steuerbetrug in der Tat harte Sparpolitiken, denen Jahr für Jahr tausende Arbeitsplätze zum Opfer fallen und die die Sozialausgaben kürzen. Wie verschiedene jüngere Studien aufgezeigt haben, wenden sich zudem die Schweizer Grossbanken immer mehr der Vermögensverwaltung zu, d. h. der Verwaltung von hinterzogenen Geldern. Das bedeutet, dass sie den kleinen und mittleren Betrieben und den Landwirten immer weniger Kredite zu immer höheren Zinssätzen gewähren. Ist schon einmal ausgerechnet worden, wie viele Arbeitsplätze diese Politik kostet?

Der Umstand, dass es der SVP, der Mehrheit der bürgerlichen Parteien und den Bankkreisen (mit millionenhohen Werbeausgaben) gelingt, einen grossen Teil der Bevölkerung von den Vorteilen des Bankgeheimnisses zu überzeugen, ändert nichts an den Tatsachen, die hier aufgeführt worden sind. Mit der Befürwortung eines verfassungsmässig verankerten Bankgeheimnisses machen sich die SVP und die sie unterstützenden Ratsmitglieder zu den Verfechtern einer immensen Betrügerei, die somit, wahrscheinlich zum ersten Mal auf der Welt, in den Rang einer hohen Staatstugend erhoben würde.

Proposition de la majorité

Donner suite à l'initiative

Proposition de la minorité

(Strahm, Berberat, Fasel, Fässler, Goll, Gysin Remo, Rechsteiner Paul, Rennwald)

Ne pas donner suite à l'initiative

Proposition Vanek

Ne pas donner suite à l'initiative

Développement par écrit

Le secret bancaire, en Suisse comme ailleurs, n'a qu'une seule fonction: protéger la fraude fiscale. Or, la fraude fiscale, comme le conseiller fédéral Kaspar Villiger l'a reconnu lui-même, n'est rien d'autre «qu'un vol pur et simple» («Le Temps», 4 avril 2001). Il s'agit d'un vol commis par les couches sociales auxquelles de multiples possibilités de frauder sont réservées – les actionnaires et les indépendants – au détriment des couches qui n'ont aucun moyen d'échapper au fisc: celles et ceux qui reçoivent une attestation de salaire, soit l'immense majorité de la population. L'ampleur du vol est gigantesque: chaque année, ce sont probablement au moins cinq milliards de francs que les riches vivant en Suisse ne paient pas à la Confédération ou aux cantons. Les défenseurs du secret bancaire justifient leur proposition d'ancrer celui-ci dans la Constitution helvétique par la nécessité de protéger la sphère privée. Le mensonge est gros-

sier. La suppression du secret bancaire ne menacerait en rien la sphère privée de quiconque, et cela pour une raison très simple: les employés du fisc sont tenus de respecter strictement le secret de fonction.

Les champions du secret bancaire font aussi croire que celui-ci serait nécessaire pour la prospérité et l'emploi en Suisse. Cela justifie-t-il tous les comportements? Voulons-nous des emplois liés à des activités de vol et de recel commis sur le dos des plus pauvres de la planète? Ensuite, cet argument constitue une tromperie. Le secret bancaire détruit plus d'emplois qu'il n'en crée et érode les conditions de vie des salariés. Parce qu'elle prive les collectivités publiques de milliards de francs de recettes, la fraude fiscale encourage en effet les brutales politiques d'austérité, lesquelles suppriment des milliers d'emplois chaque année et rongent les dépenses sociales. En outre, les grandes banques suisses – plusieurs études récentes l'ont montré – se tournent toujours plus vers les opérations de gestion de fortune, c'est-à-dire à l'administration des montants fraudés. Cela signifie qu'elles accordent de moins en moins de crédits, et à des taux toujours plus élevés, aux petites et moyennes entreprises ainsi qu'aux agriculteurs. A-t-on une fois calculé combien de milliers d'emplois une telle politique coûte?

Que l'UDC, la majorité des partis bourgeois et les milieux bancaires parviennent à convaincre – à coups de millions en dépenses publicitaires – une partie importante de la population suisse des soi-disant mérites du secret bancaire ne change rien aux faits qui viennent d'être énumérés. En prônant l'inscription du secret bancaire dans la Constitution, l'UDC et les députés qui la soutiennent se font les défenseurs d'une gigantesque escroquerie, qui se verrait ainsi conférer, probablement pour la première fois au monde, le rang de vertu étatique suprême.

Kaufmann Hans (V, ZH): Die SVP-Fraktion möchte eine Präzisierung von Artikel 13 der Bundesverfassung, indem ausdrücklich erwähnt wird, dass wir unter dem «Schutz der Privatsphäre» auch die Garantierung – die Gewährleistung – des Bankkündengeheimnisses verankert haben wollen. Die Gründe dafür liegen ganz klar darin, dass sich offensichtlich nicht mehr alle Leute in diesem Lande bewusst sind, dass das Bankkündengeheimnis in den Gesetzen verankert ist und auch in der Verfassung präzisiert gehört. Ich stelle das vor allem bei den internationalen Verhandlungen fest: Obwohl man immer wieder sagt, dass das Bankkündengeheimnis nicht zur Diskussion stehe, diskutiert man hier doch über das Bankkündengeheimnis, so auch in den «Bilateralen II». Sie alle wissen, wie bedeutungsvoll der Finanzplatz für die Schweiz ist. Natürlich beschäftigt der Finanzplatz nur etwa 6 bis 8 Prozent aller Beschäftigten, aber gemessen am Brutto sozialprodukt hat der Beitrag bereits die Grössenordnung von 12 bis 14 Prozent. Wenn man die Fiskaleinnahmen dazuzählt, dann kann man heute sagen, dass der Finanzplatz doch 25 bis 30 Prozent des gesamten Fiskalaufkommens der Schweiz finanziert. Vergessen Sie nicht: Wenn es keine Banken gäbe, dann gäbe es auch keine Verrechnungssteuern, keine Emissionsabgaben usw. Ebenso bedeutungsvoll sind die Angestellten in diesen Sektoren, denn sie bezahlen im Durchschnitt rund das Dreifache dessen in der Sozialwerke ein, was ein Durchschnittsverdiener in der Schweiz bezahlt, erhalten aber beispielsweise genau gleich die einheitliche AHV.

Es ist deshalb enorm wichtig, dass wir unserem Finanzplatz den Rücken stärken. Deshalb beantragen wir diese Präzisierung in Artikel 13, damit die Privatsphäre wirklich geschützt wird. Damit stärken wir nicht nur unseren Verhandlungsführern im internationalen Kontext den Rücken, sondern geben auch ein klares Signal an die in- und ausländische Kundschaft unseres Finanzplatzes, dass bei uns eben die Privatsphäre weiterhin garantiert ist.

Strahm Rudolf (S, BE): Namens der Minderheit beantrage ich Ihnen, dieser Initiative keine Folge zu geben. Die SVP hat mit diesem zugegebenermassen taktisch vielleicht ge-

schickten Schachzug zum Ziel – Sie haben jetzt Herrn Kaufmann gehört –, den europapolitischen und aussenpolitischen Handlungsspielraum einzuengen und die anderen bürgerlichen Parteien gefangen zu nehmen: Das ist das Ziel der Initiative; wirtschaftspolitisch hat sie keine Bedeutung.

Aber mit der Aufnahme in die Verfassung soll natürlich ein einziges Prinzip – eben das Bankgeheimnis – in den Verfassungsrang erhoben werden, ja sozusagen kanonisiert, heilig gesprochen werden, und wer es infrage stellt, der gilt dann als Landesverräter und «Unpatriot».

Vielleicht ein Wort zur Semantik dieses Unwortes «Bankkündengeheimnis»: Die Bankiers haben irgendwann das Mot d'Ordre herausgegeben, von «Bankkündengeheimnis» zu sprechen, dies, obschon in Artikel 47 des Bankengesetzes und in der gesamten Judikatur von «Bankgeheimnis» die Rede ist. Ich würde Folgendes sagen: Wer heute noch – einige Banken sind schon davon abgerückt – das Wort «Bankkündengeheimnis» verwendet, beweist, dass er sich der Nomenklatur der Bahnhofstrasse einfach unterworfen hat. Wenn man die Wirtschaftswirklichkeit treffend bezeichnen wollte, müsste man nämlich von einem «Steuerhinterziehungsgeheimnis» reden.

Warum braucht es das Bankgeheimnis nicht in der Verfassung?

1. Artikel 47 des Bankengesetzes gilt heute schon nicht absolut – es gibt zum Beispiel Ausnahmen im Strafrecht, bei den Erbschaften, bei Geldwäscherei, bei Schuldbetreibung und Konkurs –, und die Initianten wissen ganz genau, dass man selbst dann, wenn das Bankgeheimnis in der Verfassung aufgeführt wird, diese bisherigen Ausnahmen weiterführen würde. Es wäre auch weiter möglich, eine Lockerung des Bankgeheimnisses bei Amtshilfe oder Steuerhinterziehung einzuführen. Juristisch ist die Verankerung in der Verfassung wirkungslos. Aber es geht ihnen ja gar nicht darum, sondern es geht um eine Offensive zur Blockierung der Aussenpolitik.

2. Das Bankgeheimnis wird als Instrument des Persönlichkeitsschutzes ja von allen anerkannt, auch von uns. Aber es geht ja nicht um diese Frage, sondern der Streitpunkt liegt in der Frage, ob das Bankgeheimnis auch bei Steuerhinterziehung gegenüber der Steuerbehörde gelten soll, ob es auch ein Steuerhinterziehungsgeheimnis ist. Darum geht der Streit, auch mit dem Ausland. Wenn Sie jetzt die Genfer Bankiers sehen, die in kurzer Zeit von Kosmopoliten zu erbitterten EU-Gegnern geworden sind: Was haben sie anderes zu verbergen, ausser dass die Heimatländer ihrer reichen Kunden durch diese geprellt werden? Wozu dient das Bankgeheimnis in dieser Form denn sonst, als den Steuerprellern im Ausland und Inland Schutz zu gewähren? Das Bankgeheimnis ist eben ein Steuerfluchtgeheimnis!

3. Das Bankgeheimnis hat in der heutigen Situation – und das war ja die Hauptargumentation des Initianten und der SVP – eine aussenpolitische Dimension. Wir müssen einfach wissen, dass es zwingend zur Logik der Europäischen Währungsunion, eines Währungsraums, gehört, in diesem Raum längerfristig eine Harmonisierung der Steuererfassung anzustreben. Die EU wird auf die Dauer nicht tolerieren, dass ein Steuerfluchthafen mitten in Europa besteht. Unsere Aussenpolitik ist heute über weite Strecken eine Bankgeheimnispolitik. An allen Fronten muss sich die Schweiz gegen den Vorwurf der Mithilfe an dubiosen Kapitaltransaktionen zur Wehr setzen, nicht nur gegenüber der EU, sondern auch in der OECD, gegenüber dem IWF, gegenüber der G7.

Der Spruch «Das Bankgeheimnis ist unverhandelbar» führt uns in die Isolation. Wenn Sie in die Geschichte schauen, werden Sie sehen, dass das Bankgeheimnis seit 1972 immer wieder gelockert worden ist, und zwar immer auf Druck des Auslandes; wir hatten nie die Kraft, unser eigenes Haus in Ordnung zu bringen.

Aber es ist gerade die Isolation, was die SVP-Fraktion mit dieser Initiative anstrebt. Sie hat in allen Kantonen auch noch eine Standesinitiative vorgeschlagen. Sie will natürlich damit die aussenpolitische Themenführerschaft gegenüber den anderen bürgerlichen Parteien, und es nützt nichts, wie

es von den Bürgerlichen, von den CVP- und den FDP-Vertretern, in der Kommission getönt hat, zu lamentieren, eigentlich bräuchte es dieses Geheimnis nicht in der Bundesverfassung, aber man könne nicht anders. Sie wissen nicht, in welche politische Falle Sie sich treiben lassen.

Bitte geben Sie dieser parlamentarischen Initiative keine Folge. Sie ist unnötig und treibt uns nur in die Isolation.

Zuppiger Bruno (V, ZH), für die Kommission: Am 17. Juni 2002, also vor eineinhalb Jahren, reichte die SVP-Fraktion eine parlamentarische Initiative ein, welche verlangt, das Bankkundengeheimnis sei verfassungsmässig zu garantieren. In Artikel 13 der Bundesverfassung soll ein neuer Absatz 3 aufgenommen werden, welcher folgenden Wortlaut hat: «Das Bankkundengeheimnis ist gewährleistet.» In ihrer Begründung weist die SVP-Fraktion darauf hin, dass die Achtung der Privatsphäre und des Privateigentums der Bürgerinnen und Bürger unseres Landes einen zentralen Grundpfeiler unseres direktdemokratischen Rechtsstaates darstellt. Weiter wird argumentiert, dass die Schweiz mit dem Geldwäschereigesetz eine der fortschrittlichsten Gesetzgebungen der Welt besitzt. Zur Ahndung von Steuerbetrug, Geldwäscherei und anderen kriminellen Handlungen stehen bereits heute griffige Mittel bereit.

Damit schützt das Bankkundengeheimnis weder Gelder von Kriminellen noch solche von Terroristen oder von Steuerbetrügern. Das Bankkundengeheimnis schützt insbesondere die Bankkundin und den Bankkunden, also die einzelnen Bürger in diesem Land, in ihrer Privatsphäre. Die Gewährung von Diskretion und Privatsphäre ist ein wesentliches Merkmal für die Schweiz. Dank einer hohen Qualität und Leistungsbereitschaft ist es den Schweizer Banken in den letzten Jahren gelungen, eine internationale Vorreiterrolle zu halten. Dies wird uns aus dem Ausland, namentlich auch vonseiten der USA, immer wieder deutlich attestiert.

Mit den Beratungen der bilateralen Verträge und dem Druck der OECD auf das Bankkundengeheimnis droht jedoch unserem gut funktionierenden Finanzplatz Schweiz eine grosse Gefahr. Immer wieder werden neue Wege gesucht, wie der Schutz der Bankkunden ausgehebelt werden kann. Man will ein generelles Einsichtsrecht und eine umfassende Kontrollmöglichkeit des Staates gegenüber privaten Vermögensanlagen durchsetzen. Damit würde jedoch unser Wirtschafts- und Finanzplatz – da bin ich ganz anderer Ansicht als Kollege Strahm – in einem zentralen Punkt geschwächt. Aus diesen Gründen verlangt diese parlamentarische Initiative der SVP-Fraktion die Verankerung des Bankkundengeheimnisses in der Bundesverfassung.

Eine grosse Mehrheit der WAK erachtet das Bankkundengeheimnis für den Finanzplatz Schweiz ebenfalls als zentrales Anliegen. Der Finanzsektor ist nach Ansicht der WAK für die Schweizer Wirtschaft ein entscheidender Faktor, welcher unserem Land einen wesentlichen Anteil an Beschäftigung und Wohlstand bringt, und dies auch nach den notwendigen Restrukturierungsmassnahmen. In diesem Sektor werden bis zu 20 Prozent der Steuereinnahmen und 12 Prozent des Bruttoinlandsproduktes erarbeitet. 6 bis 8 Prozent der arbeitenden Bevölkerung finden im Bankenbereich eine Beschäftigung. Dieser wiederum leistet einen wesentlichen Beitrag an die Sicherung unserer Sozialwerke. Diese Stärken des Wirtschaftsstandortes Schweiz dürfen nach Ansicht der WAK nicht leichtfertig aufs Spiel gesetzt werden, und die Wettbewerbsfähigkeit unseres Finanzplatzes soll weiterhin gewährleistet werden.

Die Mehrheit der WAK hat auch klar festgestellt, dass das Bankkundengeheimnis heute schon nicht uneingeschränkt gilt. Die Schweizer Vorschriften für die Betrugsbekämpfung, die Geldwäscherei und die Beschlagnahme von Terrorismusgeldern sind im internationalen Vergleich vorbildlich und auch anerkannt. Mit der vorläufigen Unterstützung der Initiative will die Mehrheit der WAK dem Bundesrat und der Verhandlungsdelegation bei den bilateralen und multilateralen Verhandlungen den Rücken stärken. Das Bankkundengeheimnis darf nach Ansicht der WAK-Mehrheit nicht zur Disposition gestellt werden.

Mit der vorläufigen Unterstützung der parlamentarischen Initiative soll für die WAK jedoch noch nicht entschieden sein, ob und wie das Bankkundengeheimnis in der Bundesverfassung verankert werden soll oder ob allenfalls andere Massnahmen besser geeignet wären. Diese Frage soll bei der Behandlung der Initiative in der zweiten Phase intensiv diskutiert werden, und es sollen auch Lösungen gefunden werden. Die SVP-Fraktion hat auch signalisiert, dass sie, falls eine noch bessere Lösung gefunden wird, mit sich reden lässt.

Eine Minderheit der Kommission will diese parlamentarische Initiative nicht unterstützen. Vorerst – Sie haben das auch hier wieder gehört – beantragte sie, die Initiative erst nach der Behandlung der «Bilateralen II» hier zu behandeln. Dies wurde – auch von Ihnen – bereits abgelehnt. Weiter wurde in der Kommission begründet, dass aus ethischen und wirtschaftlichen Gründen auch ein bilateraler oder multilateraler Informationsaustausch bei Steuerhinterziehung gewährleistet werden soll. Daher lehnt die Minderheit die Initiative ab. Hier muss jedoch gesagt werden, dass der Steuerhinterziehung in der Schweiz heute schon mit der welthöchsten Verrechnungssteuer von 35 Prozent entgegengewirkt wird. Grundsätzlich darf bei uns jedoch nicht gelten, dass gegenüber Bankkunden ein generelles Misstrauen besteht.

Noch ein Wort zum schriftlich eingereichten Antrag Vanek, der parlamentarischen Initiative keine Folge zu geben: Kollege Vanek begründet seinen Antrag damit, dass das Bankkundengeheimnis vor Steuerbetrug schütze, und das stimmt einfach nicht. Wenn er sich intensiv mit der Materie auseinander gesetzt hätte, hätte er feststellen müssen, dass Steuerbetrug ein Tatbestand ist, der nach heute gültigen Regelungen bereits geahndet und verfolgt werden kann.

Im Namen der Mehrheit der WAK bitte ich Sie, dieser parlamentarischen Initiative Folge zu geben.

Favre Charles (R, VD), pour la commission: L'initiative du groupe de l'UDC vise à ancrer dans la Constitution le fait que le secret bancaire est garanti. Cet ancrage devrait se faire à un article particulièrement important, l'article 13 de la Constitution – c'est l'article qui traite de la protection de la sphère privée. En effet, l'argument des auteurs de l'initiative est qu'il s'agit de respecter la sphère privée, fondement de l'Etat démocratique. Mais il s'agit également d'indiquer que, corollaire à ceci, notre pays a développé ces dernières années une législation moderne pour lutter contre la fraude fiscale, les actes criminels et le blanchiment d'argent. Le rôle que joue notre pays, notamment en collaboration internationale, est aujourd'hui reconnu.

La majorité de votre commission soutient cette position et le fait de viser deux buts précis: le premier, la préservation du secret bancaire; le deuxième, un appui ferme à la position du Conseil fédéral en cette matière. Il est à noter que cet appui se retrouve dans deux cantons qui vont dans le même sens que nous, à savoir les cantons de Genève et de Zurich. En effet, le secret bancaire est l'une des formes d'expression d'un état d'esprit, à savoir d'entretenir des relations saines entre l'Etat et le citoyen. Il y a une limite quant au droit de l'Etat de pénétrer dans la vie privée des citoyens. Je tiens à le rappeler, le secret bancaire ne protège pas les criminels et autres terroristes puisque nous avons une législation en la matière. Le secret bancaire ne protège pas de la fraude fiscale, comme le prétend à tort notre collègue Vanek dans le développement par écrit de sa proposition.

De plus, le secret bancaire n'est pas absolu: il s'agit en fait d'un secret professionnel inscrit dans la loi sur les banques. Ce secret bancaire est un des éléments d'un secteur important de notre économie, à savoir le secteur bancaire. Le secteur bancaire, c'est 20 pour cent de nos recettes fiscales, c'est 12 pour cent de notre PIB, c'est 6 pour cent de la population active. Je crois qu'il ne faut pas se leurrer à propos de ce combat qui est mené actuellement, notamment par des pays étrangers, contre notre secret bancaire. Il y a peut-être quelques éléments éthiques, mais au-delà, il y a une lutte économique de places financières contre places financières.

Le Conseil fédéral, dont l'attitude repose sur le soutien au secret bancaire, doit être appuyé. La contre-proposition suisse faite à l'Union européenne a été acceptée. Mais, nous le voyons aujourd'hui, et cela a été rappelé par M. Rennwald, la situation n'est pas aussi simple que cela au sein de l'Union européenne puisqu'il semble qu'il y ait sur ce sujet une rébellion des petits Etats. Ainsi donc, la discussion pour abolir le secret bancaire se poursuit au sein même de l'Union européenne et également au sein de l'OCDE. Il y a fort à parier que dans ce dossier, la Suisse est un poisson pilote, dirais-je, pour quelques pays de l'Union européenne qui souhaitent eux aussi voir l'Etat se mêler moins des affaires privées des citoyens. Ainsi donc, il s'agit de soutenir notre gouvernement, il s'agit également de soutenir nos négociateurs en ayant une position ferme de soutien au secret bancaire.

C'est dans cet état d'esprit que la commission, par 14 voix contre 8, vous demande de soutenir cette initiative parlementaire.

Comme ça a été dit tout à l'heure par M. Zuppiger, est-ce que l'inscription dans la Constitution est le meilleur moyen de soutenir le secret bancaire? Cette question doit encore être tranchée par la commission lors de la deuxième phase. C'est la raison pour laquelle nous vous demandons de donner suite à cette initiative en première phase. En deuxième phase, nous verrons si véritablement, sous cette forme-là, le secret bancaire doit être inscrit dans la Constitution.

Une minorité de la commission s'oppose à cette initiative parlementaire en première phase, comme cela a été dit tout à l'heure, craignant des réactions négatives de la part de l'Union européenne face à une position ferme de notre pays et également, probablement, parce qu'elle souhaite régler le problème de la soustraction fiscale qui, elle, est protégée par le secret bancaire, à l'opposé de la fraude fiscale.

Je vous demande donc de bien vouloir suivre la majorité de la commission et de donner suite à l'initiative parlementaire du groupe de l'UDC.

Guisan Yves (R, VD): Je suis un petit peu étonné par la position de la majorité de la commission, parce qu'en fin de compte, vous tenez dans une certaine mesure un double langage, puisque vous invoquez d'une part la protection des données personnelles, qui est déjà garantie par la Constitution, ce qui est le cas d'ailleurs dans toute l'Union européenne et dans la plupart des pays occidentaux, dirai-je, et ne fait aucun problème. Donc, dans ce domaine-là, on peut dire que l'initiative parlementaire enfonce en quelque sorte des portes ouvertes. D'autre part, vous voulez en faire un instrument de politique financière de la Confédération. Et dans ce domaine, on peut se demander si vraiment cette mesure n'est pas plutôt de nature à bétonner des pratiques qui ne sont pas nécessairement en faveur de cette place financière. Car ce qui se passe actuellement, à savoir monnayer le secret bancaire par le biais d'une taxe, n'est probablement pas de nature à encourager les investisseurs à venir en Suisse, alors qu'ils peuvent, par le biais d'autres produits, éviter l'échange d'informations, et précisément, par le développement d'autres produits, éviter les mesures d'échange d'informations que propose la directive de l'Union européenne.

Est-ce que vous ne croyez pas que c'est faire preuve d'une certaine maladresse dans cette affaire?

Favre Charles (R, VD), pour la commission: La position de la majorité de la commission est la suivante. Dans ce débat qui est éminemment politique, est-ce que le Parlement soutient la position du Conseil fédéral ou est-ce qu'il s'y oppose? La majorité de la commission a été claire sur ce sujet: elle souhaite que le Parlement soutienne la position du Conseil fédéral. Dans un deuxième temps, la commission étudiera en détail le meilleur moyen de soutenir cette position. En ce qui concerne la position de l'Union européenne, celle-ci a souhaité depuis le début avoir un échange d'informations, à savoir s'opposer au secret bancaire. La majorité de

la commission considère que cet échange d'informations touche la sphère privée. C'est la raison pour laquelle nous pensons qu'il est judicieux de soutenir le secret bancaire. Voilà, Monsieur Guisan, un début de réponse. La seconde partie de la réponse, vous l'aurez lorsque la commission aura étudié en détail le meilleur moyen de soutenir le secret bancaire et nous verrons à ce moment-là s'il est judicieux ou pas de l'inscrire dans la Constitution.

Abstimmung – Vote

(namentlich – nominatif: Beilage – Annexe 02.432/27)

Für Folgegebe 113 Stimmen

Dagegen 69 Stimmen

Präsident (Binder Max, Präsident): Ich mache Sie auf Artikel 30 des Geschäftsreglementes des Nationalrates aufmerksam, der die Praxis der dringlichen Behandlung von Interpellationen regelt. In Absatz 3 heisst es: «Eine dringliche Interpellation muss spätestens zu Beginn der dritten Sitzung einer dreiwöchigen Session eingereicht werden. Sie wird vom Bundesrat in der gleichen Session beantwortet.» Das Büro hat heute Morgen beschlossen, dass dringliche Interpellationen bis am Mittwochmorgen der ersten Sessionswoche, 08.30 Uhr, eingereicht werden müssen.

01.044

Elektronische Signatur. Bundesgesetz

Signature électronique. Loi fédérale

Differenzen – Divergences

Botschaft des Bundesrates 03.07.01 (BBi 2001 5679)

Message du Conseil fédéral 03.07.01 (FF 2001 5423)

Nationalrat/Conseil national 04.06.03 (Erstrat – Premier Conseil)

Ständerat/Conseil des Etats 22.09.03 (Zweitrat – Deuxième Conseil)

Nationalrat/Conseil national 02.12.03 (Differenzen – Divergences)

Nationalrat/Conseil national 19.12.03 (Schlussabstimmung – Vote final)

Ständerat/Conseil des Etats 19.12.03 (Schlussabstimmung – Vote final)

Text des Erlasses (BBi 2003 8221)

Texte de l'acte législatif (FF 2003 7493)

Gutzwiller Felix (R, ZH), für die Kommission: Es geht hier um Differenzen betreffend das Bundesgesetz über die elektronische Signatur, das Sie ja bestens kennen. Es geht um ein Gesetz, das es ermöglichen soll, dieses Instrument in den Geschäftsverkehr einzuführen, mit den nötigen Kauteilen in Bezug auf die Benutzung dieser elektronischen Signatur.

Es verbleiben zurzeit bei der Behandlung dieses Geschäftes drei Differenzen. Erstens geht es bei Artikel 19a um Strafbestimmungen. Sie haben festgestellt, dass gemäss dem Ständerat keine Strafbestimmungen in dieses Gesetz aufgenommen werden sollten. Die Mehrheit Ihrer Kommission hat sich diesem Argument angeschlossen, indem es klar ist, dass die entsprechenden, strafrechtlich relevanten Verhaltensweisen schon heute unter Strafe gestellt bzw. im Straftatbestand des StGB gefasst sind, zumindest in ihrer grossen Mehrheit. Die Kommissionsmehrheit hat sich deshalb hier dem Ständerat angeschlossen und verzichtet auf Strafbestimmungen im Rahmen dieses Gesetzes. Dabei ist zu beachten – das hat auch die Minderheit zum Ausdruck gebracht –, dass gewisse Lücken bleiben. Allerdings scheinen sie nicht so gravierend zu sein, dass man sie hier regeln müsste.

Die zweite Differenz, die verbleibt, hat zu tun mit Artikel 970a ZGB, und zwar mit der Veröffentlichung von Grundstückserwerb und entsprechenden Informationen. Auch hier hat der Ständerat eine Variante vorgesehen, die in Zukunft den Kan-